



Le séminaire

Par Dominique Roffet

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui n'ont rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancereel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité
- Respecter, les autres, les lieux et une échéance

- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après quarante-cinq ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, (surtout en maternelles) mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

LE SEMINAIRE

PERSONNAGES

JAN : Directeur général. Entre quarante et cinquante ans. Il rêve de devenir Pdg et s'active au renversement de ce dernier. Autoritaire et injuste, tyrannique avec tout le monde. Un ego surdéveloppé.

CLAIRE : Secrétaire de direction. 30 ans. Fausse godiche maltraitée par son patron.

PAUL : DRH. Entre quarante et 50 ans. Professionnel austère, méprisant, insensible à l'humour. Alcoolique clandestin.

LUCE : Directrice financière. La petite cinquantaine. Nerveuse, agitée de tics, profondément troublée psychologiquement.

PASCAL : Directeur commercial. 35 ans. Sans scrupules, ni illusions, mais ambitieux, lui aussi, séducteur invétéré, nouvellement arrivé dans l'entreprise.

OLGA : Chargée de communication. 30 ans. Exubérante, extravertie, et très ambitieuse. Maîtresse de Jan, son patron.

SERGE : Le Concierge de l'hôtel. La cinquantaine. D'une politesse très professionnelle.

JUDITH : Une cliente. Environ 40 ans. Élegante, mystérieuse. Souvent caustique sous une apparence courtoise.

Décor :

Le hall d'accueil/salon d'un hôtel de catégorie supérieure, isolé sur une lande fouettée par la pluie et les bourrasques de vent.

Au fond, une banque d'accueil, supportant un téléphone, un présentoir de dépliants touristiques et un bouquet de fleurs. Derrière, une armoire pour les clés des chambres.

Une porte, à gauche, donnant sur l'extérieur. Une autre porte, à droite, ouvrant sur le couloir desservant les chambres.

Un coin salon, avec des fauteuils confortables, un canapé et une table basse. Au mur, une reproduction figurant un paysage de montagne. Des plantes vertes. Des appliques murales délivrant un éclairage indirect.

(Fin de journée.

Jan, le directeur et Claire, sa secrétaire, entrent par la gauche, poussés par une bourrasque. Ils sont trempés. Jan referme son parapluie et s'ébroue)

JAN (*à Claire*) : La porte ! Fermez vite cette porte !

CLAIRE (*le parapluie ouvert, au-dessus de sa tête, elle tente de fermer la porte*) : J'y arrive pas ! Il y a trop de vent.

JAN (*agacé, indiquant le parapluie de Claire, mais sans chercher à l'aider*) : Si vous lâchiez cet engin ?

CLAIRE (*perdue, tournant la tête dans tous les sens, à la recherche d'un endroit où déposer son parapluie*) : Je ne sais pas où le poser, je vais mouiller partout. (*Elle parvient enfin à fermer la porte, en la repoussant d'un coup de hanche*) Ça y est !...

JAN : Ça n'est pas trop tôt !

CLAIRE : Je suis toute chamboulée, avec cette tempête.

JAN : Quelle idée de venir se perdre dans un patelin pareil ? Olga va m'entendre.

CLAIRE : À peine vingt mètres depuis la voiture et déjà trempée jusqu'aux os. Je dois être à hurler. (*Elle commence à retirer son imperméable, gênée par son parapluie, toujours ouvert au-dessus de sa tête. Elle renfile la manche de son imperméable, maladroitement et mal à l'aise, avec un petit sourire gêné, ferme son parapluie, sous le regard atterré de Jan qui lui tend brusquement le sien. Claire indique le porte-parapluie, quelle vient de découvrir*) Je les mets là ?

JAN (*renonçant*) : Oh ! Après tout, faites comme vous voulez.

CLAIRE (*rangeant docilement les parapluies, puis remontant ses cheveux*) : Je suis toute retournée. Quelle aventure ! Mon Dieu, quelle aventure ! (*Jan tend négligemment son imperméable à Claire qui avise un porte-manteau et y accroche leurs deux imperméables*) J'ai bien cru que les gendarmes allaient nous obliger à rebrousser chemin. Il était moins une.

JAN : Vous plaisantez ? On ne m'a jamais empêché d'aller où je voulais. Aujourd'hui pas plus qu'hier.

CLAIRE (*un doigt en l'air, pour souligner la citation*) : Et moins que demain...

JAN : Ne jouez pas la sotte, j'ai horreur de ça.

CLAIRE : Pardon.

JAN : Ce barrage était prématuré. La route était loin d'être inondée. ...

CLAIRE : La tête du brigadier quand vous lui avez tendu votre carte de visite... On aurait dit qu'il venait de voir le pape en personne.

(Claude accepte le compliment comme un dû. Ils regardent en silence autour d'eux)

JAN : Comment se fait-il qu'il n'y ait personne pour nous accueillir ? Appelez.

CLAIRE : À haute voix ?

JAN : Non, en braille.

CLAIRE (*elle rit servilement*) : Je n'ai pas encore récupéré toutes mes facultés. (*Indiquant sa tête*) Ça n'est pas encore tout à fait sec, là-haut. (*À la cantonade, en cherchant des yeux autour d'elle*) Il y a quelqu'un ? Oh ! Oh ! Quelqu'un ? C'est bizarre... Où sont les autres ? J'espère qu'ils ont pu passer.

JAN : Ne proférez pas d'inepties. J'ai ordonné qu'ils viennent avec deux heures d'avance. Ils doivent être dans leurs chambres. (*Il regarde autour de lui avec répugnance*) Je n'aime pas cet endroit. J'avais averti Olga. Tâchez de nous trouver un établissement à la hauteur de l'enjeu. Si elle me déçoit... (*Claire semble se réjouir intérieurement de la menace implicite*) Mais où est donc le concierge ?

CLAIRE : Il est peut-être occupé avec la tempête.

JAN : Quand on attend des clients de mon envergure, on se débrouille pour les recevoir correctement, tempête ou pas. Ah ! Enfin !

(Serge entre, digne, sans ostentation)

SERGE : Bonjour Madame, bonjour Monsieur. Bienvenue à l'hôtel de La Lande. Ces personnes ont-elles fait bon voyage ?

JAN : Vous plaisantez, j'espère. Montrez-nous nos chambres et occupez-vous de nos bagages.

SERGE (*sans s'émouvoir*) : Je vous pose la question, parce que lorsque la tempête se déchaîne, certains de nos visiteurs éprouvent parfois quelques difficultés à rejoindre.

CLAIRE (*amusée*) : Rejoindre ?

SERGE : Vocabulaire de militaire, n'y voyez pas malice. (*Claire pouffe à l'abri de sa main*) On a même vu des voyageurs se perdre corps et biens. (*Lugubre*) Corps et bien...

(*La lumière faiblit quelques secondes avant de retrouver son intensité. Impressionnés, malgré eux, Jan et Claire, regardent autour d'eux avec inquiétude. Musique appropriée*)

JAN (*se reprenant, à Serge*) : Alors, ces bagages, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

SERGE (*ignorant l'intervention*) : Il semblerait que vous soyez les derniers à avoir pu passer. Je vous présente mes félicitations.

CLAIRE : Des félicitations ? On n'a rien fait d'exceptionnel, à part éviter les flaques d'eau et tenter d'y voir à travers le pare-brise.

SERGE : Ne croyez pas cela. D'autre, avant vous, s'y sont cassé le nez. La tempête, ici, est redoutable... Redoutable... (*Nouvelles fluctuations de la lumière*) Et j'ai peur que nous ne soyons momentanément coupés du monde.

CLAIRE (*très inquiète*) : Ça ne veut pas dire qu'on est ?...

SERGE : Ça veut dire.

JAN : Il n'en est pas question.

SERGE : Je crains que le refus de Monsieur soit sans effet sur les éléments.

JAN : Eh bien, c'est gai...

SERGE : On s'est déjà occupé de vos bagages... À présent, vos clés... (*Il va décrocher les clés de l'armoire. Claire tend la main pour s'en emparer, il les dissimule dans son dos*) Je vais vous accompagner jusqu'à vos chambres, c'est plus sûr. À cause de la tempête nous risquons quelques coupures de courant, comme vous avez pu le constater. Je ne voudrais pas que vous vous perdiez en chemin.

(*Olga entre, enjouée, enthousiaste, très sûre d'elle*)

OLGA : Ah ! Vous voilà ! On commençait à s'inquiéter pour vous.

JAN (*persifleur*) : Olga, votre soulagement me va droit au cœur. (*Montrant Serge*) Si j'en crois Monsieur, nous sommes bloqués ici pour un moment. J'espère que vous avez de bonnes nouvelles à m'annoncer.

OLGA : Je vous l'accorde, la première impression n'est pas flatteuse, mais vous verrez, l'établissement est tenu impeccablement et la campagne ravissante. Enfin, quand il fait beau.

JAN : Vu l'importance de cette réunion pour l'avenir de l'entreprise, j'espère que vous avez effectué le bon choix.

OLGA : Vous ne serez pas déçu. J'ai transmis vos instructions, et j'ai été comprise. (*Elle adresse un regard à Serge, qui confirme d'un hochement de tête*) On m'a garanti un service alliant raffinement, célérité et précision. Et, bien entendu, la plus extrême discrétion.

JAN : La discrétion de l'accueil était, effectivement, édifiante.

CLAIRE (*sentencieuse, à Serge*) : Trop de discrétion tue la discrétion.

JAN : Claire, mon petit, si vous vous ménagiez ?...

OLGA : Serge est la compétence incarnée. Quant aux autres membres du personnel, comme vous l'avez ordonné, ils se rendront invisibles.

JAN : Nous verrons à l'usage.

(*Judith, entre, silencieuse, hiératique, enveloppée dans un châle. Elle va s'asseoir sur un canapé, devant Jan, Olga et Claire, subjugués*)

JUDITH (*comme si elle n'avait pas vu les nouveaux venus*) : Serge, vous m'apporterez un thé au lait, s'il vous plaît.

SERGE : Bien, Madame. Je montre leurs chambres à ces personnes et je suis à vous.

JAN (à *Olga*, parlant de *Judith*) : C'est qui, ça ? Nous avons réservé tout l'hôtel.

(*Olga ébauche un signe d'ignorance et d'impuissance*)

OLGA : Jamais vue, auparavant...

SERGE : Elle est arrivée sans avoir réservé. On ne pouvait pas la laisser dehors par un temps pareil. (*Un peu emphatique, accompagné d'une musique appropriée*) Il arrive que des inconnus surgissent à l'improviste, demeurent ici, silencieux, quelques jours, et disparaissent comme ils sont venus. Ce sont de bons anges, ou des fantômes malfaisants. (*Un temps*) Mais on ne le sait qu'après...

CLAIRE (*effrayée*) : Après ? Quand il est trop tard ?... (*Dévisageant Judith*) Vous trouvez qu'elle a une tête de malfaisante ?

JAN (à *Serge*) : Demandez-lui de partir.

SERGE : Je ne pense pas que ça soit possible. La route est désormais coupée et nous sommes le seul hôtel à des kilomètres à la ronde.

JAN (*cachant mal son irritation*) : Eh bien, au moins qu'elle se montre discrète...

JUDITH (à *Jan*) : Bien entendu, cher Monsieur. Je vous prie d'excuser cette irruption intempestive. Je partirai dès que la tempête aura cessé. Pour me faire pardonner, puis-je vous inviter à partager mon thé ?

JAN (*sans répondre, à Serge*) : Conduisez-nous à nos chambres.

(*Olga adresse un petit signe de tête désolé à Judith*)

SERGE (*s'inclinant*) : Parfaitement.

(*Ils se dirigent vers la porte du couloir conduisant aux chambres, précédés de Serge*)

JAN (*au moment de sortir, bas, à Serge*) : Qu'elle se fasse oublier, c'est compris ?

(*Ils sortent. Judith s'empare d'une revue et commence à lire. Luce entre, peu après, par où les autres sont sortis. Elle s'assied sur un canapé voisin de celui de Judith, nerveuse, agitée*)

LUCE : Vous avez rencontré mon patron. Il vient de m'en informer. Ne le jugez pas trop sévèrement.

JUDITH (*amusée*) : Il a sûrement des qualités.

LUCE : C'est une sorte de génie, à sa façon. Ses compétences en management excusent ses petits travers d'humeur.

JUDITH : Je n'en doute pas. Les grands hommes sont souvent de redoutables... emmerdeurs ?

LUCE (*d'un air pincé*) : Je vous en prie ! Vous avez vu que l'ascenseur est en panne ?

JUDITH : Rien ne vaut un escalier bien solide. C'est excellent pour la santé. Et puis, nos chambres sont au rez-de-chaussée.

LUCE (*avec un emportement soudain, à la surprise de Judith*) : Je déteste ce qui ne fonctionne pas quand c'est censé fonctionner ! (*De nouveau calme, comme si elle prenait sur elle*) D'une façon générale, je me méfie des ratés dans l'ordonnance des choses. J'aime la rationalité. Je trouve ça reposant.

JUDITH (*entre deux tons, regardant Luce avec intensité*) : On a tous besoin de repos... Vous êtes comptable, peut-être ?

LUCE (*fière*) : Directrice financière.

JUDITH : C'est passionnant.

LUCE (*fière*) : N'est-ce pas ?

JUDITH : J'ai toujours admiré ceux qui jonglent avec les chiffres. Je ne sais même pas effectuer une règle de trois.

LUCE : Désirez-vous que je vous l'apprenne ? Je suis une excellente pédagogue.

JUDITH : C'est inutile, je suis définitivement irrécupérable.

LUCE : On croit ça, mais, en réalité, on possède souvent des ressources insoupçonnées. Tenez, moi, j'ai commencé dans la vie avec un simple CAP. Et me voilà à la tête d'un service de plusieurs dizaines de personnes.

JUDITH : Je vous félicite.

LUCE : Oh ! Je n'y ai aucun mérite, les chiffres ont toujours été ma passion. (*Sur un ton de nouveau enfiévré*) Et rien ne résiste à la passion, n'est-ce pas ? Je suis un être infiniment passionné !

JUDITH (*qui la regarde longuement sans rien exprimer, alors que Luce se recompose une attitude apaisée*) : Sans doute... Vous travaillez pour quel type de société ? Laissez-moi deviner. Une entreprise industrielle ? Non, vous ne possédez pas le profil. Les mains dans le cambouis, ça ne vous ressemble pas. Un laboratoire ? Vous auriez organisé votre réunion dans un pays plus exotique, sable fin, eau turquoise, Vahinés complaisantes. Une compagnie d'assurance ? Peut-être. Je brûle ? Un fond de pension ? Une banque ? Oui, ça doit être une banque.

LUCE (*soudain soupçonneuse*) : Pourquoi me demandez-vous ça ?

JUDITH : Sans raison particulière. Pour alimenter la conversation.

LUCE : La conversation, vraiment ? Vous voulez dire enfilez les banalités jusqu'à la nausée ?

JUDITH (*étonnée*) : Si vous voulez. Sauf que cela peut s'avérer agréable, non ?

LUCE (*d'un ton plein de sous-entendus*) : Je vois... Je vois...

JUDITH : Vous et vos collègues, ici présents, vous devez constituer l'équipe dirigeante, je me trompe ?... Et votre réunion a l'air d'être diablement importante.

LUCE : Encore des questions ?

JUDITH : Je vous l'ai dit, je suis seule et je m'ennuie, alors je papote...

LUCE : Vous papotez d'une drôle de façon... Si vous travaillez pour la concurrence, permettez-moi de vous dire que vous êtes tombée sur un os. On en a cassé de plus coriaces. Ne venez pas semer le désordre chez nous !

JUDITH : Le Diable m'en garde !

LUCE (*comme si elle venait tout à coup de comprendre à qui elle a affaire*) : À moins que vous ne soyez...

JUDITH (*constatant le trouble croissant de Luce et décidée à couper court*) : Je... Je ne voulais pas me montrer indiscret. Je suis désolée.

LUCE (*baissant soudain la voix pour venir murmurer à l'oreille de Judith et devenant peu à peu hystérique*) : Parfois, les chiffres me font peur, pas vous ? Deux plus deux égalent quatre, il y a de quoi flipper, non ? Et je ne vous parle pas des équations. À deux inconnues. À trois, à quatre, à cinq. Elles pullulent, elles se multiplient, elles nous envahissent. Surtout ne le répétez à personne. Et les algorithmes ? Ils sont partout ! Ils dirigent nos vies. Vous les voyez ? Non, on ne les voit pas, mais ils sont là. À triturer nos consciences ! Sonder nos âmes ! Des violeurs ! (*Tendant la main vers des démons invisibles*) Là, dans l'ombre ! (*Dans un cri*) Les démons !

(*Luce se calme aussi soudainement qu'elle s'était enflammée, gênée, cherchant à se donner une contenance*)

LUCE : Je... Excusez-moi, je dois y aller. Ravie d'avoir bavardé avec vous.

(*Elle sort maladroitement, se heurtant presque à Serge, porteur d'un plateau où trône un service à thé*)

SERGE (*effectuant le service*) : Pardonnez mon retard, ces personnes avaient quelques dernières exigences concernant leurs chambres.

JUDITH : Ils vous donneront du fil à retordre. Surtout cet homme, leur patron... En tout cas, vos protégés ont l'air bien mystérieux. (*Avec un regard vers la sortie empruntée par Luce*) Et parfois un peu difficiles à comprendre.

SERGE : Mes protégés ?

JUDITH : Vous les couvez, ça saute aux yeux.

SERGE : Cela entre dans le cadre des services que propose notre établissement.

JUDITH : Bien entendu... Ma présence les dérange. Ils s'attendaient à se retrouver entre eux et les voilà avec une inconnue sur les bras.

SERGE (*énigmatique et sentencieux*) : À trop vouloir se cacher il arrive qu'on obtienne le résultat contraire.

JUDITH : Vous m'en direz tant... La ...créature qui vous a bousculé en sortant m'a offert une crise de paranoïa aigue, alors que je lui posais des questions anodines.

SERGE : Le culte du secret pousse parfois à des imprudences...

JUDITH (*énigmatique*) : C'est bien possible...

SERGE (*sentencieux*) : La peur n'exclue pas le danger, elle l'attire.

JUDITH : Vous êtes un philosophe.

SERGE : Un modeste observateur.

JUDITH (*montrant la porte du couloir menant aux chambres*) : Ceux-là se cachent, à votre avis ?

SERGE : Je l'ignore. Mais ils me semblent du genre à s'enfouir la tête dans le sable en oubliant qu'ils ont le popotin, excusez le mot, dressé vers le ciel.

JUDITH : Je ne m'attendais pas à rencontrer un concierge de votre genre dans un endroit aussi sinistre. C'est plutôt rafraîchissant.

SERGE : Je suis flatté de rafraîchir Madame.

JUDITH : N'exagérons rien.

SERGE : Je n'ai pas toujours été dans l'hôtellerie. Mais, si vous désirez connaître la nature humaine, il n'existe pas de meilleur point d'observation.

JUDITH : Je ne manquerai pas de méditer le conseil. (*Elle se lève et se dirige vers la porte*) Encore merci de m'avoir recueillie. Sans vous, je ne sais pas ce que je serais devenue. Cette tempête était vraiment effrayante. Bon, je vais me reposer avant le dîner.

SERGE : C'est un plaisir, Madame.

JUDITH : Plaisir partagé... Très partagé...

(*Serge s'incline cérémonieusement, Judith sort*)

(*Noir*)

(*Paul entre, raide et austère, suivi d'Olga, volubile et enjouée, qu'on devine en proie à une nervosité excessive*)

OLGA : Ce dîner était très réussi. J'ai adoré la crème renversée. Pas vous ?

PAUL : Jamais de dessert. Un fruit, à la rigueur. Soigneusement lavé et pelé. Mais, d'ordinaire, je préfère m'abstenir. N'est-ce pas.

OLGA : Vous êtes un sage.

PAUL (*faussement modeste*) : Tout juste un apprenti.

OLGA : Moi, je ne sais pas résister à une sucrerie. (*Paul la considère de la tête en bas avec une sorte de réprobation élégante*) En parlant de gourmandise, avez-vous remarqué à quel point notre nouveau collègue...

PAUL : Pascal, le directeur commercial ?

OLGA : Oui. Il n'était pas insensible au décolleté de la petite serveuse...

PAUL : N'est-il pas marié à une charmante jeune femme ?

OLGA : Elle n'est peut-être pas autant gâtée que cette jeune fille, question glandes mammaires.

PAUL : Oh ! Olga !... Quelle inconvenance !

OLGA : Peut-être appartient-il à ceux qui regardent sans toucher.

PAUL : Je ne vois pas de grande différence entre regarder et... toucher, comme vous dites. Un pelotage, même virtuel, reste un pelotage. N'est-ce pas.

OLGA (*taquine*) : Vous aimez jouer les pères la morale ?

PAUL : Nullement. Mais la frénésie sensuelle favorise la dissipation, qui conduit à la distraction et la distraction entraîne l'inefficacité. J'espère que notre jeune ami n'est pas un de ces blancs-becs persuadés que leur entreprise n'est que le tremplin de leurs ambitions tout en leur servant de harem.

OLGA : Vous êtes bien sévère avec lui.

PAUL : En tant que Directeur des Ressources Humaines, je n'étais pas favorable à son recrutement, mais, c'est un comble, le patron a passé outre. D'ordinaire, il me fait l'honneur de m'accorder sa confiance. Il s'est entiché du bonhomme, allez savoir pourquoi. Un certain niveau de responsabilités nous hisse au sein d'une aristocratie à laquelle nous devons une certaine exemplarité. Il existe des règles, une tournure, n'est-ce pas. Ce Pascal ne me semble pas posséder les qualités nécessaires.

OLGA (*dubitative*) : Je vois... (*De nouveau enjouée*) En tout cas, le dîner était délicieux. Je ne me suis pas trompée en choisissant cet hôtel.

PAUL (*pensant le contraire*) : Je m'en réjouis pour vous. (*D'un ton de confiance*) Si je peux me permettre un conseil, restez vigilante. Je le dis par amitié pour vous.

OLGA (*n'en croyant pas un mot*) : J'apprécie votre sollicitude.

PAUL : C'est une attitude normale, entre cadres.

OLGA (*elle s'enveloppe la poitrine dans ses bras*) : J'avoue que je me sens un peu nerveuse. Quand je pense aux enjeux de cette réunion...

PAUL : Toutes les entreprises traversent des turbulences. Vous êtes jeune, vous en verrez d'autres.

OLGA : J'admire votre sang-froid.

PAUL : J'ai blanchi sous le harnais, j'ai le cuir tanné. C'est à des gens comme nous qu'il appartient de bien tenir le manche.

OLGA : Ils sont plusieurs à se le disputer, ce fameux manche.

PAUL : Nous n'en sommes qu'aux premières escarmouches, mais, bientôt, la guerre se déchaînera, en très haut lieu. Pour l'instant, d'Haudicourt a bien mené sa barque de directeur général, il remportera peut-être la bataille.

OLGA : S'il parvient à convaincre les actionnaires. Mais Barlot reste coriace, malgré son âge et les casseroles qu'il trimbale. Il règne sans partage sur la boîte depuis plus de trente ans.

PAUL : Ce sont précisément ces casseroles, comme vous dites, et les méthodes désuètes du Pdg que D'Haudicourt va utiliser contre lui.

OLGA : Et s'il échouait ?

PAUL : Tout pari comporte des risques, n'est-ce pas.

OLGA : Je le trouve quand même bien nerveux. Et la façon dont il traite cette malheureuse Claire...

PAUL : Elle adore ça. Cette fille et lui sont faits l'un pour l'autre.

(Luce apparaît, une tasse de café à la main, s'assure que Judith est partie avant de rejoindre les deux autres)

LUCE (*sévère*) : Je vous surprends à parler boutique. Monsieur D'Haudicourt avait souhaité qu'on s'abstienne en dehors de la salle de réunion. Pas de conciliabule, surtout pas de conciliabule.

PAUL : Touché.

LUCE : Je ne vous jette pas la pierre. Nous sommes tous sur des charbons ardents. Après tout, il en va de notre avenir.

PAUL : Ne soyons pas présomptueux. Les plus gros projectiles nous passeront au-dessus de la tête.

LUCE : Et nous serons des victimes collatérales très ressemblantes. (*Regardant en direction du fauteuil où se trouvait Judith, avant le dîner*) Elle n'est pas là ? Cette femme... Je la trouve bien curieuse. Elle m'a bombardée de questions ?

OLGA : Quel genre de questions ?

LUCE : Sur la boîte.

OLGA : Elle voulait peut-être simplement se montrer polie.

LUCE : On ne sait pas qui elle est, ce qu'elle fabrique ici.

OLGA : Ne vous montrez pas si soupçonneuse. Vous voyez le mal partout.

LUCE (*soudain presque hystérique*) : Parce qu'il est partout ! Mais vous regardez ailleurs ! Un jour, vous vous en mordrez les doigts.

PAUL (*faussement compatissant*) : Ma chère Luce, vous finirez par vous rendre malade. Détendez-vous.

LUCE : C'est vous qui parlez de se détendre ?

(*Pascal entre, avantageux, souriant, un verre de cognac à la main*)

PASCAL : Je débarque en plein conseil de guerre ? (*Il s'installe confortablement*) Je ne voudrais pas m'imposer...

LUCE (*à Pascal*) : Vous, avec votre regard tout neuf, que pensez-vous de la situation ?

PASCAL : Je ne possède pas encore toutes les données. Beaucoup trop tôt pour que je me prononce.

PAUL : Une prudence qui vous honore... (*Persifleur*) Je comprends que vous attendiez de voir comment le vent va tourner.

LUCE (*à Pascal*) : Vous pensez qu'on est menacés ?

PASCAL : Je l'ignore, mais ne comptez pas sur moi pour me laisser manger la laine sur le dos. Je ne suis pas un mouton qui se laisse conduire gentiment à l'abattoir.

PAUL (*il applaudit lentement*) : Belle profession de foi. Méfiez-vous cependant, jeune homme. J'ai connu des commerciaux, n'est-ce pas, qui comptaient vingt ans de maison et se croyaient intouchables. On a retrouvé leur carcasse à la fosse commune.

PASCAL : Merci pour vos encouragements. C'était à une autre époque, autant dire au Moyen Âge.

PAUL (*pour lui-même*) : Trop aimable pour le croulant.

PASCAL : Aujourd'hui, bien des choses ont changé. À commencer par les nouvelles méthodes managériales qui nous débarrassent des poids morts.

OLGA : J'ai quelques difficultés à en convaincre nos salariés.

LUCE : Pas étonnant. Quand on diminue les effectifs tout en imposant une augmentation de la productivité...

(*Jan entre, suivi comme son ombre par Claire*)

JAN (*à Luce*) : Seriez-vous opposée à ces mesures ?

LUCE (*décomposée*) : Mais... Pas... Pas du tout. J'expliquais simplement que les résistances auxquelles nous sommes tous confrontés n'étaient pas une surprise... Et avaient été anticipées.

JAN : Vous avez donc tous pris les mesures propres à dissiper ces malentendus au sein de vos services ?

LUCE : Certainement.

JAN : À la bonne heure !

(*Un silence gêné s'installe*)

PASCAL : Vous avez vu la petite serveuse, au restaurant ? Cette paire de nichons, mes aïeux ! Quand on voit ça, on se dit que la vie mérite d'être vécue.

(*Pascal se trouble un peu devant la consternation générale*)

CLAIRE (*scandalisée*) : Oh ! Je n'aurais jamais cru ça de vous ! Un directeur commercial !

PASCAL (*perdant un peu de sa superbe*) : Eh bien quoi ? Elle avait pas une poitrine du tonnerre ?

PAUL (*à Olga*) : Quand je vous parlais des qualités nécessaires... (*Pour lui-même*) N'est-ce pas. N'est-ce pas.

JAN (*sur un ton glacial, à Pascal*) : Monsieur Grisoff, vous êtes-vous aperçu que nous n'étions pas dans un corps de garde ?

PASCAL : Pardon ?

JAN : Vous m'avez parfaitement entendu.

PASCAL : Je... Je m'excuse.

CLAIRE (*agressive, pour plaire à Jan, dont elle quête l'approbation. À Pascal*) : Et vous croyez que ça va suffire ?

JAN : Bon. Je propose que nous nous retirions dans nos chambres. Demain sera une journée cruciale pour l'avenir de notre entreprise. Je compte sur des collaborateurs au meilleur de leur forme.

(Noir)

(Deux heures du matin. Lumière tamisée. Serge, seul, assis dans un fauteuil, à la manière d'un client, sirote un verre d'alcool. On entend le cri d'une femme et Olga surgit, en pyjama, tentant vainement de se débarrasser d'un sac en plastique qui lui couvre le visage. Elle se précipite vers Serge en hurlant, lui tombe dans les bras et s'évanouit. Serge l'installe sur un canapé, lui arrache le sac du visage et lui donne de petites claques sur les joues)

SERGE : Mademoiselle Olga ! Mademoiselle Olga !

(Pascal, toujours habillé, entre, voit Serge auprès d'Olga)

PASCAL : Qu'est-ce qui se passe ? Elle a ses vapeurs ?

SERGE : Vous voyez bien qu'elle a été agressée !

PASCAL : Agressée ? Plutôt une crise d'hystérie, oui. Cette fille est surmenée, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

SERGE *(exhibant le sac en plastique)* : Et ça, qu'est-ce que c'est ?

PASCAL : Un sac en plastique. Pourquoi ? *(Réalisant soudain)* Nom de Dieu ! Ne me dites pas que ?...

SERGE : À votre avis ?

PASCAL : Un jeu solitaire qui a mal tourné ?... Non, elle n'est pas du genre à se mettre un sac sur la tête pour éprouver le grand frisson.

(Luce, en tenue de nuit, entre et aperçoit Olga, toujours évanouie, dans les bras de Serge. Elle a un moment d'arrêt, comme subjuguée)

LUCE : J'ai entendu des cris... *(Elle se précipite vers Olga)* Mon Dieu ! La pauvre petite ! *(Elle repousse d'autorité, Serge)* Laissez-moi faire ! *(Tapotant à son tour les joues d'Olga)* Olga ! Olga chérie, revenez. *(À Serge.)* Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

PASCAL : On a tenté de la tuer, voilà ce qui lui est arrivé.

LUCE *(dans un brutal mouvement de recul, elle lâche presque Olga)* : La tuer ? Mais qui ? Pourquoi ? Comment ?

SERGE *(montrant le sac plastique)* : Avec ça.

LUCE : Quelle horreur ! Qui a pu faire une chose pareille ? *(Penchée sur Olga)* Olga, mon petit, c'est fini, tout va bien.

PASCAL *(à Luce)* : Peut-être en tapant un peu plus fort... Ce que j'en dis...

LUCE : Ah ! La voilà qui ouvre un œil. Olga, dites-nous tout. Que vous est-il arrivé ?

SERGE *(à Luce)* : Je suggère à Madame de laisser respirer Mademoiselle, sinon, Mademoiselle ne pourra rien raconter à Madame.

LUCE : Vous avez raison.

OLGA : Je... Qu'est-ce qui s'est passé ?

LUCE : Tout va bien, trésor. Tata Luce va s'occuper de vous.

PASCAL : Si vous lui parlez sur ce ton, elle risque de retomber dans les pommes.

OLGA : Tata Luce ?

(Olga perd de nouveau connaissance)

PASCAL : Qu'est-ce que je vous disais...

(Jan entre, en tenue de nuit, hors de lui)

JAN : Enfin, c'est incroyable ! C'est quoi, ce raffut ? On ne peut pas dormir tranquille dans cet établissement !

LUCE : C'est Olga. Elle...

JAN (*apercevant Olga, allongée sur le canapé*) : Ah ! C'est bien le moment de se trouver mal. Qu'est-ce qu'elle a ?

SERGE : Je crains qu'elle n'ait été victime d'une tentative de meurtre.

JAN : Vous plaisantez ?

SERGE : J'ai l'air de plaisanter ?

JAN : Enfin, un meurtre ici, à la veille d'une réunion cruciale, vous n'y pensez pas...

SERGE : Un peu, si.

JAN : Un meurtre et je n'ai même pas été prévenu !

SERGE : Voilà qui est fait.

(*Paul entre, en tenue de nuit, raide et légèrement tanguant*)

PAUL (*il bafouille, sans excès*) : Je sors de... de ma chambre... N'est-ce pas... Et voilà que j'avise une réunion à laquelle je n'ai pas été... invité. Aurais-je manqué de... vigilance ?

JAN : Vous avez bu ? Vous êtes ivre ?

PAUL : Pas... Pas du tout. (*À Olga, en train de recouvrer ses esprits, toujours réconfortée par Luce*) Ni dessert... Ni alcool. Question de... principe.

JAN (*à Paul*) : Nous en reparlerons.

PAUL (*montrant Olga*) : C'est quoi, son problème ? Quelqu'un pourrait-il me... (*s'efforçant de se donner, maladroitement, des airs « à la page »*) brieffer ?

PASCAL : On l'a attaquée.

PAUL : Parce qu'elle aime les sucreries ?

PASCAL : C'est quoi, cette histoire de sucreries ?

PAUL : Cette jeune personne adore les ... sucreries... Je ne lui jetterai pas la pierre... À son âge, je ne disais pas non à une petite friandise, de temps en temps.

JAN : Qu'on le fasse taire !

PAUL : J'obtempère... J'obtempère... Et je rejoins mes... Comment dire ? Pénates.

(*Paul se dirige vers la sortie, Serge le rattrape par le bras et l'oblige à s'asseoir dans un canapé où il lutte contre le sommeil*)

SERGE : Que Monsieur m'excuse, mais je suggère que personne ne s'éloigne pour le moment.

JAN : Pourquoi ?

SERGE : La situation impose une certaine prudence, vous ne trouvez pas ?

(*Ils s'observent avec méfiance*)

JAN (*outré*) : C'est un véritable scandale !

SERGE : Nous devons d'abord prévenir les derniers résidents et nous assurer que chacun est en sécurité.

PASCAL : J'y vais.

SERGE : Pas seul.

JAN : Je vous accompagne.

(*Ils s'apprêtent à sortir quand Claire fait son entrée*)

JAN : Eh bien ! Ça n'est pas trop tôt !

CLAIRE (*elle s'avance, en tenue de nuit, encore à moitié endormie*) : Pourquoi tout le monde est debout ?

JAN : Vous arrivez toujours en retard, comme la cavalerie. Vous n'avez donc rien entendu ?

CLAIRE : Pardon ?

JAN (*plus fort*) : Vous n'avez rien entendu ?

CLAIRE : Entendu quoi ? (*Gênée*) Je dors avec des boules Quies. J'ai le sommeil fragile.

JAN : J'espère au moins que vous les avez enlevées.

CLAIRE : Pardon ?

PASCAL (*s'approchant de l'oreille de Claire*) : Laissez-moi voir ? Non, le petit bouchon est toujours en place. Comme c'est charmant...

LUCE (*à Pascal*) : Vous croyez que le moment est bien choisi pour vos âneries ?

CLAIRE (*confuse, elle ôte ses boules, avec un sourire niais*) : Je... Je les oublie souvent.

JAN : Je comprends mieux certaines de vos absences.

CLAIRE : Pourquoi êtes-vous tous ici, au milieu de la nuit ? (*Apercevant Olga*) Olga est souffrante ?

PASCAL : Si on veut. On a tenté de l'assassiner, mais, heureusement, on l'a manquée.

OLGA (*pleurnicharde, avant de reperdre connaissance*) : On a quand même essayé.

CLAIRE : Assassiner ?

(Claire pousse des cris hystériques. Jan la gifle à la volée)

JAN : Voilà une bonne chose de faite. Depuis le temps que j'en avais envie.

LUCE (*toujours aux petits soins pour Olga*) : Revenez parmi nous. Olga, Olga chérie. Vous êtes hors de danger.

OLGA : Danger ? Où je suis ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

LUCE : Vous n'avez plus rien à craindre.

OLGA : Mon Dieu ! Je me souviens... Le sac... Le sac ! Non !

(Olga éclate en sanglots, réconfortée par Luce)

LUCE : C'est fini. Là, c'est fini...

OLGA : Je dormais... Je ne pouvais plus respirer... Un cauchemar... Je me suis débattue...

JAN : Il faut faire quelque chose ! Claire ! Claire ! Remuez-vous un peu !

SERGE : Je ne pense pas que Mademoiselle Claire soit de quelque utilité pour découvrir l'identité de l'agresseur.

JAN : Il n'a pas pu aller bien loin. Qu'on se lance tout de suite à sa poursuite...

SERGE : Monsieur m'excusera mais je ne pense pas que ça soit une bonne idée. Sortir serait dangereux... Et inutile... (*Il ménage un temps, jouissant de l'attention inquiète des autres*) Avec la tempête, j'ai peur qu'il ne soit allé nulle part.

LUCE : Que voulez-vous dire ?

SERGE : Madame m'a parfaitement compris.

LUCE : Le coupable est encore ici, parmi nous ? ...

SERGE : Et, comme les routes sont coupées, il y est...

LUCE : Depuis le début ?

SERGE : Je ne peux qu'être d'accord avec Madame.

(Un silence pétrifié)

PASCAL : Ce qui signifie que... Ce serait l'un d'entre nous ?

SERGE : Sans aucun doute...

CLAIRE : L'assassin est parmi nous !

(La lumière faiblit à nouveau, avant de retrouver son intensité. Musique appropriée. Claire pousse un nouveau cri hystérique. Paul, ivre mais toujours digne, se lève, la gifle à son tour, avant de retourner s'asseoir)

PAUL : J'ai toujours pensé, n'est-ce pas, que l'abus de sucreries était mauvais pour le système nerveux.

OLGA : Mais qui ? Pourquoi moi ?

PASCAL : Il faut prévenir la police !

JAN : Attendez ! Nous ne sommes pas certains qu'il s'agisse d'une agression. Cette pauvre Olga est surmenée, elle est peut-être victime d'un mauvais rêve. Ce sont des choses qui arrivent.

PASCAL : En se mettant un sac sur la tête ? Un rêve très réaliste, alors...

OLGA : Ce n'était pas un cauchemar, vous devez me croire !

JAN : Pas de précipitation... La réputation de l'entreprise... Le scandale... Les répercussions économiques...

PASCAL : En face de la vie d'une femme ?

PAUL (*tentant vainement de se lever*) : Je croyais que vous ne vous intéressiez aux femmes qu'en position couchée...

PASCAL : Si vous vous contentiez de cuver dans votre coin ?

PAUL : Je souhaitais seulement éclairer le débat.

(*Paul étendu dans son canapé, lutte contre le sommeil*)

LUCE : Monsieur d'Haudicourt a raison. La précipitation est mauvaise conseillère. Raisonnons calmement. (*Avec fureur*) Calmement ! (*De nouveau sur un ton apaisé*) Calmement. Claire ? Qu'en pensez-vous ?

CLAIRE : Je pense... Je pense comme Monsieur d'Haudicourt.

PASCAL (*dans une exclamation soudaine*) : La dame en noir !

(*Claire, effrayée par le ton de Pascal, pousse un nouveau cri, prenant toutefois soin de s'éloigner de Paul, à moitié endormi*)

JAN : Quelle dame en noir ?

PASCAL : L'autre cliente ! On n'a pas de nouvelles. S'il lui était arrivé quelque chose ?...

SERGE : Je l'ai installée à l'autre extrémité de l'hôtel, afin qu'elle ne vous dérange pas.

PASCAL : Il faut s'assurer qu'elle va bien, la prévenir !

(*Judith fait une entrée hiératique, en tenue de nuit, alors que la lumière oscille de nouveau*)

JUDITH : Me prévenir de quoi ? Serge, que se passe-t-il ?

SERGE : Madame a dû être alertée par les cris ?

JUDITH : Quels cris ? Je n'ai rien entendu.

SERGE : Pourtant, Madame est debout...

JUDITH (*gentiment amusée*) : Quel sens de l'observation. Il m'arrive d'être insomniaque. Je me suis levée, j'ai marché le long des couloirs et me voici. Que signifie ce rassemblement ?

SERGE : Un incident fâcheux...

OLGA (*indignée*) : Un incident ? Vous avez de ces mots.

SERGE : On a agressé Mademoiselle.

JUDITH (*sans manifester une compassion excessive*) : Voilà qui est fâcheux, en effet. Pauvre petite.

JAN : Rien n'est encore sûr. Peut-être ne s'agit-il que d'un...

JUDITH. L'avez-vous au moins laissée s'expliquer ? (*À Olga*) Nous vous écoutons, Mademoiselle.

OLGA : On a essayé de me tuer !

(*Olga peine à reprendre son souffle*)

JUDITH : Prenez votre temps.

OLGA : J'avais du mal à m'endormir... Les soucis de la réunion, les enjeux... Monsieur d'Haudicourt avait tellement insisté sur l'importance de... J'ai fini par trouver le sommeil. Et le cauchemar a commencé.

JAN : Ah ! Vous voyez ! Elle évoque un cauchemar.

JUDITH (*sans élever la voix, mais avec autorité*) : S'il vous plaît, laissez-la parler.

(*Jan, indigné, est sur le point de répliquer, puis se ravise*)

JAN (*pour lui-même, en s'écartant*) : Toi, ma vieille, je te revaudrai ça.

OLGA : Je rêvais que j'étouffais. Je me suis réveillée. Quelque chose recouvrait mon visage. Je ne pouvais plus respirer. J'ai agrippé des bras. Je me suis débattue. J'ai envoyé des coups de pieds, j'ai griffé. Ma tête a heurté une autre tête. L'étreinte s'est relâchée. J'ai frappé au hasard et, tout à coup, j'étais seule. Mon agresseur s'était enfui. Je me suis levée et j'ai couru jusqu'ici. C'était horrible ! Horrible !

(*Olga éclate en sanglots, réconfortée par Luce*)

SERGE : J'étais en train de... Enfin, de ranger le bar. J'ai recueilli Mademoiselle. Elle portait encore le sac autour de sa tête. (*Montrant Luce*) Madame est arrivée presque aussitôt.

JUDITH : Eh bien... Vous voilà confrontés à une situation déplaisante. Si je peux me rendre utile...

JAN (*peu amène, à Judith*) : Ne vous donnez surtout pas cette peine.

PASCAL : Il faut prévenir la police.

JAN : Je vous en prie, songez aux conséquences.

PAUL (*la voix empâtée*) : Les conséquences, n'est-ce pas...

PASCAL : On a tenté de tuer Olga et son agresseur est toujours parmi nous. J'appelle. (*Avant que Jan ait pu l'en empêcher, il a sorti son téléphone portable de sa poche et compose un numéro*) Pas de tonalité. Foutu engin ! Quelqu'un aurait un téléphone ?

(*Ils se regardent, dans leurs vêtements de nuit. La lumière vacille de nouveau. Seul Pascal est toujours habillé*)

SERGE : Je crains qu'il n'y ait pas de réseau. Cela se produit souvent, en cas de tempête.

PASCAL : Eh bien, utilisez la ligne fixe.

SERGE : Elle sera aussi inopérante.

PASCAL : Essayez quand même.

(*Serge se dirige vers le bureau et, après avoir soulevé le combiné, confirme qu'il n'y a pas de réseau*)

SERGE : Aucune tonalité.

JUDITH : J'ai un ordinateur, dans ma chambre, on pourrait tenter d'envoyer un mail.

SERGE : Même punition, même motif. J'ai peur que nous soyons totalement coupés du monde.

CLAIRE : Non ! Je ne veux pas être coupée du monde !

LUCE : Il doit bien y avoir une solution ? Nous sommes en France, au XXIème siècle, pas au Pôle Nord.

CLAIRE : Je ne resterai pas ici une minute de plus ! Je ne supporte pas l'idée d'être coupée.

JAN (*à Claire*) : Je constate que vous êtes en pleine forme. Vous comptez rentrer comment, à la nage ? Ne dites donc pas de bêtises !

CLAIRE : Je... Je suis désolée.

JAN : Soyez-le en silence.

PASCAL (*à Serge*) : La route est vraiment submergée ?

SERGE : Sous soixante centimètres d'eau, au bas mot. Voilà des années que les propriétaires de l'hôtel réclament une digue, sans succès.

PASCAL : Alors, on est coincés ici pour de bon ?

CLAIRE (*totalemment paniquée, elle est sur le point de dire quelque chose, se reprend, après un regard vers Jan*) : Non, rien.

SERGE : Oui. Et que ces personnes pardonnent mon audace, mais, il est temps de prendre une décision.

JAN : Exactement. Je vais prendre une décision.

SERGE : Monsieur n'a plus la main.

JAN : Pardon ?

SERGE : Vu la situation, je ne pense pas que Monsieur soit la personne la plus appropriée pour assurer la sécurité de chacun et démasquer le coupable. Cela nécessite un certain savoir-faire.

JAN : Et qui possède ces compétences, je vous prie ?

SERGE : Moi.

JAN : Ben, voyons...

SERGE : Je n'ai pas toujours été concierge, dans cet hôtel. J'y ai débuté comme détective privé. Ce que je suis toujours. Des restrictions budgétaires ont contraint la direction à regrouper les deux postes.

JAN (*à Serge*) : Qu'est-ce que vous nous chantez là ?

SERGE : Les contingences économiques ne font pas toujours bon ménage avec la sécurité, j'en conviens. Mais, c'est la vérité.

JAN : Concierge et détective ? C'est extravagant ! Je refuse de vous croire !

SERGE (*sortant une carte professionnelle de sa poche*) : Constatez par vous-même.

JAN (*après avoir longuement déchiffré le document*) : C'est proprement incroyable !

SERGE : J'en conviens. (*Il se racle la gorge, gêné*) Ceci est délicat... Je vais devoir procéder à l'interrogatoire de chacun d'entre vous. Je m'en excuse à l'avance.

JAN : Il n'en est pas question !

SERGE (*toujours avec une parfaite courtoisie*) : Monsieur préfère peut-être que je l'enferme dans sa chambre en attendant le retour du beau temps et l'arrivée de la police ?

CLAIRE (*outrée*) : Oh ! Un concierge, s'exprimer comme un goujat !

PAUL (*l'esprit toujours embrumé*) : Je crois que c'est le détective qui parle.

JAN (*à Serge*) : Mais... Mais, qu'est-ce qui vous prend ? On ne m'a jamais parlé sur ce ton !

SERGE : Apprenez que la situation et les circonstances me confèrent l'autorité suffisante. Ne m'obligez pas à vous le prouver.

JAN : Dans ces conditions, je vous conseille de procéder avec toute la rigueur et la... prudence nécessaires...

SERGE : Monsieur peut me faire confiance sur ce point.

OLGA : Je crois que je vais encore m'évanouir.

(*Olga est sur le point de se trouver mal. Judith lui vient en aide, repoussant Luce*)

JUDITH (*à Luce*) : Vous voyez bien qu'elle ne se sent pas bien. (*À l'adresse de Serge*) Il serait préférable de la ramener dans sa chambre.

SERGE : D'accord. Raccompagnez-la. Et veillez sur elle cette nuit, qu'elle ne reste jamais seule.

LUCE (*vivement*) : Je m'en occupe !

JUDITH (*à Luce, lui retirant pratiquement Olga des bras*) : Non, laissez ! J'ai l'habitude de ces situations.

(*Judith et Olga, appuyée sur elle, sortent, sous le regard courroucé de Luce*)

JAN (*à Serge*) : Bon... Finissons-en ! Je passe en premier.

SERGE : Je préfère commencer par... (*Il se tourne vers Pascal*) Monsieur.

JAN : Mais...

SERGE (*à Jan, avec une autorité manifeste*) : Si Monsieur n'y voit pas d'inconvénient.

PASCAL : Moi ? Pour quelle raison ?

SERGE (*à Pascal*) : Monsieur fait tache.

PASCAL : Pardon ?

SERGE : Monsieur est le seul à ne pas être en vêtements de nuit. Monsieur m'expliquera certainement pourquoi.

PASCAL : Mais, parfaitement...

SERGE : Avant cela, j'invite chacun à rejoindre sa chambre.

PASCAL : Je peux parler devant tout le monde, je n'ai rien à cacher.

SERGE : Nous n'en sommes pas encore aux confrontations.

CLAIRE (*pour plaire à Jan, agressive, à Pascal*) : Oui, qu'est-ce que vous faites, encore habillé ?

PASCAL : C'est très simple... Je... J'avais dans l'idée d'aller prendre un dernier verre quelque part. Ça n'est pas un crime.

CLAIRE (*quêtant toujours l'approbation de Jan*) : En bateau ?

PASCAL : Je... Je refusais de croire que nous étions isolés. Enfin, un hôtel de cette catégorie, coupé du monde, ça n'a aucun sens.

CLAIRE : C'est ce que vous racontez qui n'a aucun sens.

LUCE : Et puis, il y a un bar, ici.

CLAIRE : J'ai bien vu que vous regardiez Olga d'un drôle d'air. Tout le monde s'en est rendu compte.

PASCAL : Moi aussi, si vous voulez le savoir.

CLAIRE : Pardon ?

PASCAL : Moi aussi, je me suis rendu compte que je la regardais.

CLAIRE : Vous avouez !

PASCAL : Je la trouve séduisante et j'avais autre chose en tête que l'assassiner.

CLAIRE : Goujat !

SERGE (*élevant la voix pour la première fois, ce qui provoque chez les autres une incrédulité obéissante*) C'est fini, oui ? À présent, que tout le monde se retire. (*Jan est sur le point de s'insurger*) J'ai dit tout le monde ! Vous êtes autorisés à vous regrouper, mais, en tout état de cause, si vous êtes seuls, fermez vos portes et soyez sur vos gardes.

(*Ils se retirent, de plus ou moins bon gré. Pascal sort en dernier, tentant de dissimuler son ivresse*)

SERGE (*qui a définitivement abandonné le rôle de concierge pour celui de détective*) Si je leur avais lâché la bride, ils vous auraient bientôt lynché.

PASCAL : Vous exagérez.

SERGE : Ne croyez pas ça. Les moutons aussi chassent en meute. Ceux-là ont peur, ça les rend dangereux. Alors, vous aviez soif ?

PASCAL : J'ai raconté la première histoire qui me passait par la tête.

SERGE : Vous manquez singulièrement d'imagination. Pourquoi vous êtes-vous rhabillé ?

PASCAL : Je ne m'étais pas déshabillé.

SERGE : Pourquoi ne vous êtes-vous pas déshabillé ?

PASCAL : Je dois y réfléchir.

SERGE : Ne jouez pas au con avec moi !

PASCAL : J'admire le changement de ton.

SERGE : J'adopte le vocabulaire de la fonction. À présent, c'est le flic qui parle. Répondez à ma question.

PASCAL : Je suis censé vous dire la vérité ?

SERGE : C'est préférable. Le flic est moins patient que le concierge. Et il est assermenté.

PASCAL : Je n'en ai aucune idée. Après le dîner, j'ai regagné ma chambre, en même temps que les autres, je me suis allongé sur le lit, j'ai commencé à réfléchir, et je me suis relevé pour tourner en rond.

SERGE : Le soir, vous aimez tourner en rond tout habillé dans votre chambre ?

PASCAL : Quand je me pose des questions, oui.

SERGE : Quel genre de questions ?

PASCAL : Pas sur le sens de la vie ou le sexe des anges, non. Des sujets plus terre à terre. (*Serge l'encourage du geste à poursuivre*) Ce que je fabrique dans cette boîte de cinglés, par exemple.

SERGE : Mais encore ?

PASCAL : Non, mais, vous les avez vus ? Quelle équipe de pieds nickelés. Un directeur général qui se prend pour un Alexandre le Grand en charentaises, avec sa godiche de secrétaire dotée d'un cerveau si petit qu'elle sait jamais où elle l'a rangé. Un DRH coincé de la moelle mais qui se murge dès qu'on a le dos tourné. Une directrice financière qui se donne des airs à la coule mais est folle à lier. Vous avez constaté ses sautes d'humeur ? Quand le couvercle explosera pour de bon, il y aura des éclaboussures.

SERGE : Belle brochette, en effet... Vous n'êtes pas tendre avec eux.

PASCAL : Être tendre avec les bêtes féroces, c'est s'exposer à être mangé tout cru. Dans la jungle il n'y a que des prédateurs et des proies. Et l'entreprise est pire que la jungle, on n'y tue pas que pour manger.

SERGE : J'ai cru constater que vous possédiez, vous-même, un assez bel instinct de survie...

PASCAL : Je me débrouille, mais je ne suis pas dupe.

SERGE : Vous n'avez pas cité Olga, la chargée de communication.

PASCAL : Vous avez remarqué ?

SERGE : Un peu, oui.

PASCAL : Ça n'est pas un ange, une belle salope, en réalité. Mais j'ai un faible pour elle.

SERGE : À voir sa plastique, je peux le comprendre.

PASCAL : Vous êtes-vous demandé pourquoi c'est précisément elle qu'on a voulu éliminer ?

SERGE : Ça entre dans la liste des questions que je me pose, en effet.

PASCAL : La boîte est en pleine crise. Non qu'elle se trouve en mauvaise santé financière, de ce côté-là elle pète la forme. Mais pour des raisons de luttes de pouvoir, au plus haut niveau. C'est la raison de notre présence ici.

SERGE : Vraiment ?

PASCAL : Le séminaire de demain établira la stratégie à adopter pour se débarrasser du Pdg, Adrien Barlot. Et le cerveau du complot, celui qui veut devenir calife à la place du calife, c'est...

SERGE : Le directeur général, D'Haudicourt ?

PASCAL : Tout juste.

SERGE : Tous les participants le soutiennent ?

PASCAL : Du moins en apparence. Les uns par réalisme, comme le DRH, les autres par opportunisme. De toute façon, ils n'ont pas le choix. Olga a été jetée dans la fosse aux lions par d'Haudicourt, curieuse façon de traiter la femme qu'on invite dans son lit...

SERGE : D'Haudicourt est l'amant d'Olga.

PASCAL : Je dirais plutôt qu'Olga est sa maîtresse.

SERGE : Je ne saisis pas bien la subtilité.

PASCAL : Pour Jan, le Directeur Général, Olga est un joli pion qu'on déplace au gré des situations et qu'on culbute à l'occasion, pour se prouver qu'on reste jeune. Cynisme total.

SERGE : Coucher avec son patron par ambition, c'est mieux ?

PASCAL : Et par amour ?

SERGE : Elle est amoureuse ?

PASCAL : Bien sûr que non.

SERGE : Ah ! Vous m'avez fait peur.

PASCAL : Mais il se sert d'elle bien plus qu'elle ne peut se servir de lui. Dans la guerre pour le pouvoir, elle se trouve particulièrement exposée.

SERGE : Comme tout le monde, non ?

PASCAL : Les autres ne couchent pas avec le Calife aux dents longues. Et c'est elle qu'on a agressée.

SERGE : Dites-moi, entre nous, quels motifs auriez-vous eu de vous en prendre à elle ?

PASCAL : Aucun. Elle ne menace pas mon poste, n'a jamais manifesté d'hostilité à mon égard. Nous conservons l'un envers l'autre une neutralité bienveillante.

SERGE : Sa liaison avec D'Haudicourt ?

PASCAL : C'est son problème, même si je trouve injuste que ce soit ce gros dégueulasse qui se la tape.

SERGE. Vous êtes jaloux ?

PASCAL : Vous m'avez bien regardé ? Mais d'autres peuvent l'être.

SERGE : À part tourner en rond dans votre chambre, qu'avez-vous fait entre le moment où tout le monde est allé se coucher et le moment où Olga est venue échouer ici, un sac en plastique sur la tête ?

PASCAL : Rien d'autre. Tourner en rond est une activité à plein temps.

SERGE : Bien, je vous remercie.

PASCAL (*il est sur le point de se retirer lorsqu'il se retourne*) : Ah ! Un dernier point. À mon avis, les causes de cette agression n'ont rien à voir avec la réunion de tout à l'heure.

SERGE : Vous pouvez développer ?

PASCAL : C'est vous le flic, activez vos neurones. Et n'oubliez pas, elle a griffé son agresseur, ça doit laisser des traces...

(Pascal sort, sous le regard intrigué de Serge. Les lumières vacillent)

(Noir)

SERGE : Alors, on veut devenir calife à la place du calife ?

JAN : Plaît-il ?

SERGE : Je n'ai rien contre l'ambition, ce sont les ambitieux qui me dérangent. La plupart du temps ils n'ont pas la manière.

JAN : En quoi ces réflexions regardent-elles votre enquête ?

SERGE : J'aime bien savoir à qui j'ai affaire. En ce qui vous concerne, le tableau est assez édifiant.

JAN : Je vous préviens, je ne suis pas un homme qu'on peut brusquer impunément.

SERGE : Je n'en suis qu'au stade de l'échauffement. Donc, vous prépariez un coup d'état.

JAN : Cela ne vous regarde pas.

SERGE : C'est à moi d'en juger. Quand une tentative de meurtre se produit dans un tel contexte, je ne peux m'empêcher de penser que l'agression n'est pas étrangère aux grandes manœuvres qui se préparent. Je me trompe ?

JAN : Qu'est-ce que j'en sais. C'est vous le détective.

SERGE : On me l'a déjà dit. Olga travaille avec vous depuis longtemps ?

JAN : Deux ou trois ans, je ne sais plus.

SERGE : Quelles sont ses fonctions exactes ?

JAN : Elle est responsable de la communication interne et externe.

SERGE : L'embrigadement et la réclame...

JAN : C'est votre façon de voir les choses. Vous me paraissez tout ignorer du monde de l'entreprise.

SERGE : Je connais assez bien les hommes, ça me suffit. Revenons à Olga. Vous a-t-elle donné entière satisfaction, (*allusif*) d'un point de vue professionnel bien entendu, jusqu'à aujourd'hui ?

JAN : C'est une jeune femme impulsive et je dois la recadrer de temps en temps, mais, dans l'ensemble, elle me convient.

SERGE : J'ai cru comprendre qu'elle vous convenait, en effet... Impulsive comment ?

JAN : Elle a parfois tendance à prendre des initiatives sans m'en informer. Je tiens à maîtriser tous les aspects de nos activités, surtout quand il s'agit de communication.

SERGE : Elle tient un rôle important dans votre stratégie d'élimination du super chef ?

JAN : Effectivement.

SERGE : Pensez-vous qu'elle aurait pu vous trahir ? Passer dans le camp opposé ?

JAN : Pas un instant. Olga m'est fidèle.

SERGE : Dans tous les sens du terme ?

JAN : Que voulez-vous dire ?

SERGE : Elle n'est pas votre maîtresse ?

JAN : Je ne vous permets pas !...

SERGE : C'est de notoriété publique. Quel mal y a-t-il à cela ? L'amour est le plus beau cadeau de la vie. Bien des gens iraient jusqu'à tuer pour un peu d'amour. Qui a tenté de tuer Olga, à votre avis ?

JAN : Je n'en ai aucune idée.

SERGE : Pas même une toute petite ?

JAN : Vraiment, je n'apprécie pas votre ton désinvolte.

SERGE (*faussement obséquieux*) : Monsieur préfère-t-il que j'en revienne à la condescendance affectée ?

JAN : Ceci n'est pas un jeu. Une de mes collaboratrices est agressée quelques heures avant une réunion cruciale pour l'avenir de mon entreprise et vous...

(Judith entre, donnant l'impression qu'elle a entendu la fin du dialogue entre les deux hommes)

JUDITH : Olga a fini par s'endormir. La pauvre petite est bouleversée. Une telle agression, j'en ai froid dans le dos... *(Tout en s'installant dans un fauteuil, sous le regard embarrassé de Serge et Jan. Elle finit par se rendre compte de la situation)* Je... Je dérange ?

SERGE : Que Madame me pardonne, mais je procédais à l'interrogatoire de Monsieur... Si Madame voulait bien ?...

JUDITH : Mais, absolument...

(Pas du tout gênée, elle sort dignement, dans la lumière vacillante)

JAN : Drôle de personnage... Qu'est-ce qu'elle fabrique ici, au juste ?

SERGE : Elle s'est présentée sans réservation. Nous n'avons pas pour coutume de mettre les gens à la porte.

JAN : Elle vous a donné les raisons de sa présence ?

SERGE : Nous n'avons pas non plus l'habitude de cuisiner les gens qui nous font l'honneur de fréquenter notre établissement.

JAN *(amer et caustique)* : Voilà qui est nouveau...

SERGE : Sauf en cas de force majeure, bien entendu.

JAN : Faites-la mijoter un peu, elle aussi. Elle ne m'inspire pas confiance. Notre entreprise ne compte pas que des amis et sa présence ici, à un moment aussi crucial...

SERGE : Que craignez-vous ? Une espionne du Pdg actuel ? La taupe d'une entreprise concurrente ? Une détective envoyée par Madame votre épouse ?

JAN : Un peu de tout ça. Tirez-lui les vers du nez.

SERGE : J'y songerai. *(Soudain autoritaire)* En attendant, si vous me racontiez votre emploi du temps entre le moment où vous avez accompagné les autres à leurs chambres et celui où Olga a surgi ici, à moitié morte ?

JAN : Je dormais. Figurez-vous que je dormais.

SERGE : Une maîtresse peut parfois devenir un fardeau encombrant. Surtout pour un patron à l'ancienne tel que vous, qui doit afficher une morale exemplaire face à des actionnaires avides, mais à cheval sur les grands principes. Après tout, vous êtes un homme marié, on pourrait jaser...

JAN : Je n'aime pas vos insinuations !

SERGE : Vous ne semblez pas trop affecté par ce qui est arrivé à un être qui devrait vous être cher...

JAN *(indigné)* : Vraiment !...

SERGE : Navré. Quand le concierge devient flic, il voit le mal partout.

JAN : Olga m'est précieuse. Sa disparition aurait été une tragédie pour moi et une catastrophe pour l'entreprise à un moment aussi délicat...

SERGE : Je constate que vous êtes un grand romantique.

JAN : Oui, eh bien, vos réflexions. *(Changeant de ton)* Je compte sur vous pour... Enfin, de la discrétion, surtout de la discrétion.

SERGE : Donc, vous n'aviez aucune raison de vous... Comment dirais-je ? De vous en séparer ?

JAN : Aucune.

SERGE : Qui alors ?

JAN : Personne. Nous formons une équipe soudée autour d'un projet exaltant...

SERGE *(l'interrompant)* : Gardez ce charabia pour l'assemblée générale. Votre boîte est un nœud de vipères et vous le savez.

JAN : De là à envisager... Il faut une sacrée dose de haine pour tuer...

SERGE : La haine ! La haine ! Comme vous y allez ! Il existe des tas d'autres motifs pour souhaiter la mort de quelqu'un. La jalousie, la cupidité, la vengeance... La bêtise. L'ambition en fait aussi partie, nous y revoilà. Qui Olga gênait-elle ?

JAN : Personne.

SERGE : Si vous arrêtez de me prendre pour un con ? Votre société serait un repère de Bisounours ? Et la maîtresse du patron est toujours un mets de choix pour tous les jaloux.

JAN : Pourquoi tenez-vous absolument à ce que le coupable soit un membre de mon équipe ?

SERGE : Qui d'autre ?

JAN : Le personnel de l'hôtel, par exemple.

SERGE : Je pense qu'on peut les rayer de la liste des suspects. Ils ne sont que trois, en ce moment. Le cuisinier, un bon quintal qui a du mal à effectuer le tour de ses fourneaux, la serveuse qui a peur de son ombre et une femme de ménage neurasthénique. Mais je les interrogerai aussi, bien entendu.

JAN (*se frottant le menton*) : Vous feriez mieux, en effet...

SERGE (*indiquant l'endroit où Jan se frotte*) : Qu'est-ce que vous avez là ?

JAN : Rien.

SERGE : Laissez-moi regarder. On dirait des griffures.

JAN : Je... Je me suis coupé en me rasant.

SERGE : C'est tout frais.

JAN : Je me suis rasé avant de me coucher... Enfin, tout à l'heure.

SERGE : Vous vous rasez le soir ? Je croyais que vous dormiez.

JAN : Je me suis couché après m'être rasé. Je voulais prendre de l'avance. Demain matin, (*il consulte sa montre*) ce matin, mon emploi du temps sera très bousculé.

SERGE : Ça saigne encore un peu. Vous devriez vous coller un petit pansement.

JAN : Je... Vous avez raison...

(*Jan se dirige vers la porte, impatient de mettre un terme à l'interrogatoire*)

SERGE : N'oubliez pas, c'est très important.

JAN : Quoi ?

SERGE : Votre joue. Pensez à la désinfecter.

(*Jan sort*)

(*Noir*)

SERGE : Ne soyez pas si nerveuse, je ne vais pas vous manger.

LUCE (*très agitée, anxieuse*) : Je ne suis pas nerveuse. (*Presque dans un hurlement*) Je ne suis pas nerveuse !

SERGE : À la bonne heure ! Vous avez une relation privilégiée avec Olga ?

LUCE : Pas spécialement, pourquoi, je devrais ?

SERGE : Vous l'avez bien câlinée, tout à l'heure.

LUCE : Après ce qu'elle a vécu, elle avait besoin de réconfort. (*Fort, soudain*) Vous ne trouvez pas ?

SERGE : Réconfort que vous lui avez abondamment prodigué.

LUCE : Simple humanité.

SERGE : Une humanité un peu exclusive...

LUCE : Où voulez-vous en venir ? (*La lumière clignote*) Personne ne peut rien faire avec ce foutu éclairage ?

SERGE : Vous ne vouliez pas que l'autre cliente la raccompagne dans sa chambre, comme si elle allait vous voler votre doudou.

LUCE (*elle se rapproche de Serge, comme elle l'avait fait avec Luce, et lui murmure à l'oreille*) : On ne sait pas qui c'est, cette femme. Vous avez vu, elle est toute habillée de noir, c'est un signe, non ? Pour moi, c'est elle qui a agressé Olga. Je ne comprends pas pourquoi vous les avez laissées seules, toutes les deux. (*Fort*) Pourquoi ?

SERGE : À propos d'Olga, vos collègues, eux, semblaient se soucier moyennement de son état. Pourtant, si j'en crois votre directeur, vous êtes une grande famille.

LUCE : C'est ce qu'il se plaît à répéter. Monsieur d'Haudicourt est un patron très humain.

SERGE (*ironique*) : J'ai pu le constater dans son attitude envers sa secrétaire.

LUCE : La gamine a besoin d'être menée à la schlague. Autant de cervelle qu'un moineau, mais un bec garni de dents acérées et aucune inhibition. Monsieur d'Haudicourt la protège d'elle-même, à sa manière. C'est un homme bon.

SERGE : Si vous le dites... Les patrons adorent souvent se revendiquer du contraire de ce qu'ils sont. Comme les politiciens. Avez-vous remarqué, par exemple, que, dès qu'ils commencent une phrase par « pour être tout à fait sincère », ils vont mentir ? Seriez-vous une menteuse, vous aussi ?

LUCE : Je ne vous permets pas !

SERGE : Simple question de routine.

LUCE (*de plus en plus hystérique*) : Vous êtes odieux ! Apprenez que je hais le mensonge ! Il est source de désordre et le désordre m'épuise. Les chiffres ! Rien que les chiffres ! Deux plus deux égalent quatre. C'est à hurler.

(Luce est prise d'une sorte de convulsion, elle se tortille, se mord le dos d'une main)

SERGE : Navré. Je ne pensais pas vous troubler à ce point.

LUCE : C'est fait ! (*Elle fait mine de se retirer*) Je n'ai plus rien à ajouter !

SERGE : Même pas votre avis sur l'identité de l'agresseur d'Olga ?

LUC : Cherchez la source du désordre et vous trouverez le coupable.

SERGE : Mais encore ?

LUCE : Creusez du côté de la jalousie.

SERGE : Vous m'en direz tant...

LUCE : Vous m'avez demandé mon avis, je vous le donne. La jalousie est une des principales sources de désordre.

SERGE : Qui serait jaloux de qui ?

LUCE : Cherchez plutôt qui couche avec qui.

SERGE : Intéressante perspective... Dites-moi, vous êtes dans la boîte depuis longtemps ?

LUCE : Je suis une des plus anciennes. J'ai grimpé les échelons un à un.

SERGE : Je vous félicite. Que pensez-vous de la situation actuelle ? Des remous en haut lieu.

LUCE : Permettez-moi de rester à ma place et de ne pas m'en mêler, c'est comme ça qu'on garde son boulot.

SERGE : Vous avez pourtant choisi votre camp, en participant à ce séminaire.

LUCE (*virulente*) : « Choisi » ? Vous plaisantez.

SERGE : Vous avez subi des pressions ? Quelqu'un vous a forcé la main ?

LUCE (*peu convaincante*) : Pas du tout !

SERGE : Donc vous avez choisi librement votre camp ? (*Après avoir vainement attendu la réponse de Luce*) D'après vous, l'agression contre Olga est liée à tout ce remue-ménage ?

LUCE : J'en ai déjà trop dit.

SERGE. Une dernière chose, qu'avez-vous fait entre le moment où vous êtes allée vous coucher et celui où on a retrouvé Olga ?

LUCE. J'ai dormi. (*Elle sort en bredouillant*) Deux plus deux égalent quatre. Deux plus deux...

SERGE (*pour lui-même, la regardant sortir*) : Elle est complètement cinglée.

(Les lumières vacillent) (Noir)

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

19 pages / 38